

Epreuve : 102 Matière : ARTS Session : 2022

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

Dans Les Confessions, livre XI, Rousseau rapporte l'épisode devenu célèbre de la lecture de La Nouvelle Héloïse par la Princesse de Talmont. Cette dernière était si absorbée par la lecture du roman qu'elle venait de recevoir qu'elle donna jamais l'heure de se rendre au bal de l'Opéra. Cette anecdote dit l'engouement que provoqua le roman de Rousseau et la tentation d'immersion qu'engendrait la lecture. C'est peut-être ce qui fait déclarer à Robert Darnton dans Le Grand Narratif des chats : " Comme la musique, [les lettres de Julie et de Saint-Preux] communiquent une émotion pure d'une âme à l'autre. " Ce ne sont plus des lettres ... ce sont des hymnes. " Rousseau permet au lecteur qu'il accède à cette sorte de vérité, mais seulement si il veut se mettre à la place des correspondants et devenir en esprit un provincial, un reclus, un étranger et un enfant. A cette fin, le lecteur devra se débarrasser du bagage culturel du monde des adultes et réapprendre à lire comme l'a fait Jean-Jacques avec son père qui a pu devenir " plus enfant " que lui ". Le critique commentant la " préface dialoguée " ou " Entretien sur les romans ", affirme par là que le projet de Rousseau d'élever son lecteur passe par son identification aux personnages, il doit " se mettre à [leur] place ". Cet attachement suscité par la lecture permettrait au destinataire d'accéder à une " sorte de vérité ", celle de " l'émotion pure ". Si le projet romanesque de Rousseau passe bien par l'expression du sentiment et la volonté de toucher, il peut sembler paradoxal d'amoindrir la " vérité " à la seule " émotion " en plein règne de la raison souveraine et alors même que ce roman est le roman du philosophe. Le critique ajoute que le lecteur doit, pour s'abolir pleinement dans les personnages et accomplir la vocation de l'auteur, " se débarrasser du bagage culturel du monde des adultes " et redevenir un enfant. La lecture de la Julie doit donc selon lui être naïve, sans aucun des préjugés du monde et seulement occupée des plaisirs de la fiction. Cette idée de simplicité, si elle semble correspondre au fantasme d'un retour à la nature - que Rousseau affirme impossible -, contrevient à la complexité des romans qui semble au contraire solliciter l'esprit critique et la raison.

Peut-on donc lire la Nouvelle Héloïse comme une paradoxale volonté d'élever le lecteur à une "note de vérité" par la suggestion que permettent la fiction et l'identification aux personnages, ou le roman n'est-il pas plutôt une tentative pour faire des lecteurs des hommes en éveillant son esprit critique et sa raison ?

La Nouvelle Héloïse apparaît effectivement aux lecteurs comme un roman du pur flamm favorisant l'immersion dans un univers loin du monde, cependant cette lecture ne prend pas compte de la complexité du roman qui vise à l'"utile d'utile", enfin, si Rousseau élève l'esprit de ses lecteurs, il les éduque aussi à une lecture nouvelle par la suggestion d'une nouvelle esthétique romanesque qui interroge la place du destinataire du roman.

Le succès de la Julie dans sa suggestion semble aller dans le sens de l'identification du lecteur aux personnages. Déjà par Robert Darnton et Rousseau lui-même revendique sa volonté de faire du récit un moyen d'accéder à l'émotion pure. La forme du roman épistolaire favorise en outre cette immersion dans l'intimité des personnages et favorise un regard neuf, mais sur le monde que décrit la fiction.

Rousseau dans La Confession, livre IX, résume la genèse de la Julie qui apparaît d'emblée comme une fuite du philosophe loin des amitiés que lui cause sa brouille avec le cercle des philosophes jacobins et son amour naissant et non réciproque pour Sophie d'Houdetot.

"L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des Chimères, je le savais bientôt dans un monde idéal que mon imagination créatrice eût bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur". La vocation apparaît bien ici comme une volonté de se retirer de ce "monde des adultes" pour revenir à un idéal enfantin, il explique ensuite avoir imaginé "deux amis" et un jeune homme, l'amant, "je m'identifiais à l'amant autant qu'il était possible", Rousseau invente alors cette forme proximale du verbe "s'identifier" pour dire la volonté d'être un autre que soi et il inscrit cette dynamique d'identification au cœur de son projet romanesque.

Dans la préface dialoguée du roman, il développe ainsi l'image d'un couple à la campagne, lisant le roman et amené à imiter l'union heureuse.

et féconde de Julie et Wolmar, leur maison bien tenue et harmonieuse. Cette image de lecteur naïf et prenant exemple sur les héros auxquels il s'identifie donne raison à Robert Dauton en ce qui concerne les promesses de Rousseau à son lecteur.

Le genre épistolaire même favorise cet attachement du lecteur aux personnages et canalise la volonté de Rousseau de créer une identification efficace. Le roman par lettres permet, par essence, le dévoilement intime des correspondants ce qui crée une intimité entre eux et le lecteur et explique le goût du temps pour le genre. L'émotion est au centre du roman : la première lettre est un aveu amoureux passionné qui donne le ton du texte et le mot "cœur" y apparaît plus de huit cent fois. L'émotion exprimée est variée, la première partie voit ainsi des lettres de badinage amoureux, notamment lorsque Julie promet à mots couverts une "recompense" à son amant et la lettre suivante révèle l'émotion intense de Saint-Preux après le baiser du bosquet "c'est du poivre que j'ai conseillé sur tes lèvres !". La colère est présente aussi lorsque Julie déplore le vocabulaire employé par son amant sous l'empire de l'alcool. La variété de l'émotion attache le lecteur d'autant plus que les personnages épistolaires évoluent devant lui sur une longue durée, les lettres se déploient sur une dizaine d'années car comme le dit R. dans "L'entretien sur les romans", les personnages attachent "mais pour les aimer à trente ans, il faut les avoir connus à vingt ans", c'est ce large empan chronologique qui permet à Rousseau de développer une "Romance" dont les couplets pris séparément n'ont rien qui fasse mais "dont la suite produit à la fin leur effet".

Cette identification conduit, selon R. Dauton, le lecteur à adopter un regard naïf sur la fiction, à "se débarrasser du bagage culturel du monde des adultes". Cette mise à l'écart du monde en général est inscrite dans le titre même du roman "lettres de deux amants, habitants d'une petite ville aux pieds des Alpes". Cette position marginale des personnages est accentuée par les lettres parisiennes de Saint-Preux qui observe les moeurs qu'il découvre en "provincial" et en "étranger". Cette mise en scène des personnages observant depuis la marge apparaît encore dans le personnage de Wolmar qui veut être "l'œil humain" et même en Claire lorsque "elle décrit à sa voisine les moeurs des citoyens de Genève" au début de la sixième partie. L'aspect juvénile de cette observation apparaît également dans la fiction si l'on considère que les trois personnages principaux : Saint-Preux, Claire et Julie sont des enfants, ou à peine davantage, au début du récit. Ils forment au fil du récit une éthique qui leur est propre et contrarie aux valeurs

du temps. Ainsi si Julie et Saint-Preux envisagent un temps l'adultère (III 15 et 16) normalisé dans la société urbaine, cette possibilité est rejetée par les héros, la proposition de Wolmar à Saint-Preux de rejoindre Clèves. au début de la quatrième partie ne dans ce sens. Cette invitation de l'omnipotent par le roman a été raillée, notamment par Voltaire, mais elle illustre la nécessité d'une lecture naïve du roman, sans préjugés. Rousseau romoteur la possibilité de l'œil neuf en prêtant ce regard à divers personnages au cours du roman et en invitant par là même le lecteur à adopter cette perception dans sa lecture du récit.

R. Darnton met donc en lumière la volonté de Rousseau de provoquer chez son lecteur une réception naïve du roman. Cette lecture naïve permettrait l'accès à une "route de vérité" de l'émotion pure et préservée du monde corrompu des adultes. Cette formule ne doit cependant pas occulter la complexité du roman : si Rousseau cherche à plaire, à favoriser l'immersion du lecteur dans la fiction par l'émotion, il semble que ce soit dans la perspective de l'"utile du bien", la lecture naïve et charmée ne serait alors qu'un pas vers l'élévation du lecteur.

Le jugement de Robert Darnton pourrait laisser croire à un roman purement charmant, au sens où il attache puissamment, or la complexité inscrite au cœur même du texte oblige à une lecture qui dépasse le seul plaisir de l'émotion pour toucher à un plaisir intellectuel, de plus l'identification peut-être favorisée par le romancier, semble sans cesse être mise à distance et refusée par Rousseau, enfin le roman apparaît comme un outil au service des savoirs et des ambitions didactiques des philosophes.

La structure générale du roman est tournée vers un dépassement purement du simple plaisir de lire. Gustave Lanson affirme ainsi que la Julie est "un rêve de volupté redressé en instruction morale", Honoré Taine modifie plus tard la formule en évoquant "un rêve de bonheur dont la mise en roman fait voir la portée universelle", les deux critiques, s'ils sont en désaccord sur la nature profonde du rêve qui a inspiré la Julie, disent bien sa nature double. Le "rêve", le charme du roman, semble être un prélude à une forme de propos didactique. Cette dualité apparaît dans le cas du roman épistolaire même puisque la polyphonie inhérente au genre engage à réévaluer sans cesse

Epreuve : 102 Matière : 075 Session : 2022

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

le jugement des personnages à la lumière du discours des autres épistoliers. Ainsi Julie et Claire disqualifient-elles le regard que pose Saint-Paul sur la société parisienne. Les deux cousines échangent également à propos du possible mariage de Laure et Nélus Edouard et si Julie peine à formuler une opinion sur cette alliance, sa cousine l'aide à affiner sa perception des choses. Le lecteur doit donc dépasser le seul clameur de l'émotion pour saisir la complexité des points de vue et se faire le sien propre puisque aucun personnage n'est finalement futeur de vérité.

C'est pour cette raison, sans doute, que Rousseau brise systématiquement la tentation de l'identification totale au personnage, nul fascine l'attachement, il entend également exciller l'aspect critique du lecteur grâce au "système textuel" qu'il met en place selon le mot de Yannick Seité qui parle même de "constellation peritextuelle". Dans le corps du roman, les notes de l'éditeur viennent ainsi régulièrement mettre à distance voire disqualifier les propos des épistoliers. C'est le cas de la note qui ouvre la deuxième partie, alors que Saint-Paul est parti pour Paris "Les deux amants séparés ne font que déraisonner et battre la campagne, leurs passions, tels n'y sont plus". Cette remarque jette un voile de suspicion sur toutes les lettres parisiennes de Saint-Paul comme sur la reproche que Julie lui adresse, leur volonté de rationaliser le monde et leur relation semble d'emblée vouée à l'échec et le lecteur averti de leur égarement.

Le système peritextuel permet également à Rousseau de jouer sur la notion de "fiction de la non-fiction". Il est en effet d'usage au XVIII^e siècle de faire passer le récit, ou les lettres d'un roman pour vrais sans que les lecteurs ne soient dupes. Or Rousseau n'affirme pas le caractère réel des lettres, au contraire, il joue de l'ambiguïté. Ainsi, si il affirme au début de la "petite préface" "J'ai vu les mœurs de mon temps et j'ai publié ces lettres" ce qui pourrait laisser croire à

leur véracité puisqu'il les "publie" seulement, il affirme plus loin n'avoir trouvé aucune trace des personnages ou de Clans dans le pays de Vaud. Il affirme donc de façon presque concomitante la possibilité d'une vérité référentielle en même temps que le caractère fictionnel du récit. Cette dualité conditionne la lecture du roman et appelle à un œil critique du lecteur.

Cet œil sert les intentions didactiques du philosophe. En effet si Rousseau est présenté comme un solitaire au sein de la communauté des Lumières, ce qui fait de lui un "méchant", si l'on considère le propos du Fils Naturel de Diderot, il reste un penseur soucieux de dispenser son savoir. Cette intention est manifeste dans la Julie à travers les lettres dites didactiques qui sont pour Rousseau des lieux d'expérimentation ou de formulation de ses théories. Le roman est en effet écrit en même temps que L'Émile et les propos sur l'éducation dans le roman annoncent le traité à venir tout comme le discours de Julie sur sa "religion" (V8) fait déjà entendre ce que sera la "profession de foi du vicarieux savoyard". Le roman est donc le lieu d'un développement du discours philosophique et pas seulement un lieu de déploiement de l'émotion. Cela apparaît encore dans la mise en scène de la figure du précepteur qui prend tout à tout les traits de Saint-Pierre puis de Claire qui "fait la leçon" à son élève dès la première partie (I5), Julie la "pêcheuse" et Wolmar que Saint-Pierre écoute "comme un père" dès son arrivée à Clans. Cette figure mouvante du précepteur dit bien l'intention didactique de Rousseau en même temps que sa volonté civilisatrice car loin de faire de ses personnages des "reclus", "étrangers" isolés il les inscrit dans une communauté, celle "des belles âmes" et invite le lecteur à en faire partie pour qu'il fasse preuve d'esprit critique.

Si le lecteur de Rousseau doit "réapprendre à lire" comme le dit Robert Darnton, ce n'est pas qu'il doit se débarrasser de ses préjugés pour s'adonner au seul plaisir de l'identification romanesque. Au contraire cet apprentissage d'une nouvelle lecture passe par la naïveté,

l'étonnement philosophique, pour permettre au lecteur d'accéder à la dimension didactique et herméneutique du roman.

Rousseau modèle un nouveau lecteur car il fonde, grâce à la Julie, une esthétique romanesque dans laquelle le lecteur doit être actif, il s'agit pour le romancier de jouer avec la nature composée d'un genre encore émergent pour créer un projet marqué par la cohérence et l'harmonie.

Le roman de Rousseau est, par nature, un roman qui appelle le lecteur à l'action, à la prise de position. Il s'agit en effet d'un "roman du manque" selon l'expression de Stéphanie Genard lors d'une communication en janvier 2022. Les ellipses font partie de ces manques que le lecteur est invité à combler comme c'est le cas de l'éllipse de deux ans dans la troisième partie entre le mariage de Julie qu'elle raconte en III 18 et la lettre de Saint-Preux adressée à Thomson sur le suicide (III 21). D'autres manques sont à interpréter comme ces "personnages fantômes" qui ne sont qu'évoqués et sont pourtant essentiels à la compréhension de l'action. On apprend dès la première partie la mort du frère de Julie, cette mort a dûment frappé le Baron d'Étange qui a perdu la "raison de son nom" ce qui explique peut-être son entêtement dans ses préjugés aristocratiques. Cette mort l'a aussi amené, comme l'explique Wolmar dans la quatrième partie, à mettre sa vie en danger, par désespoir, ce qui cause l'intervention de Wolmar et la "dette" qui pousse le baron à envisager le mariage de sa fille avec son ami. Ce personnage absent du frère a donc une incidence sur l'action et le lecteur est invité à faire seul le travail de déchiffrement. La fin abrupte du roman participe du même mouvement herméneutique le lecteur doit se positionner ou envisager plusieurs possibilités : la dissolution de la communauté que la petite Henriette avait prophétisée à la fin de la cinquième partie "Depuis que notre bon ami est parti, tout le monde s'éparille" ou au contraire la poursuite de la "communauté des belles âmes", sans Julie, poursuivant, selon le

veuve de l'amante l'éducation de ses enfants et la conversion de son époux.

Si l'esthétique de Rousseau est volontairement laïcisée, elle est aussi composite. Rousseau fonde son roman sur un dialogue générique constant qui illustre la trame du roman. Le Julie s'ouvre ainsi sur une épigraphe poétique tirée de Pétrarque "le monde la posséda sans la connaître, et moi qui l'ai connue, je reste ici bas à la pleurer"; cette citation instaure un dialogue entre le roman et la poésie pétrarquiste, une platonicienne qui dut d'emblée le lien entre la quête amoureuse et la quête du Beau et du Vrai. Le dialogue générique est donc une clé de lecture du texte en même temps qu'une annonce de sa fin. Le récit est aussi le lieu du déploiement du discours philosophique à travers les lettres directives. De manière plus attendue, Rousseau joue également avec les caractéristiques du roman de son temps et notamment le roman libertin. Il a ainsi effusé de Richardson l'emploi qu'il pouvait faire des notes de bas de page et s'amuse de lignes disjoints juxtaposés au récit libertin qu'il désamorce constamment. Dans la première partie lorsque Fanchon Rogud sollicite l'aide de Julie alors que Claude Anet n'est engagé, la laissant "sans romance", elle évoque un "Monsieur fort riche" qui lui a proposé son aide, cette figure à peine esquissée est l'ombre du "méchant" des romans libertins que Rousseau refuse de mettre en scène, il flaire même les auteurs contraints de manipuler tout de nouveau comme il l'affirme dans la note finale du roman. Il refuse également les péripéties du roman libertin : lorsque Saint-Preux se désole de leur rendez-vous manqué au chalet, le "Temple de Gnide", Julie lui révèle le retour inopiné de sa mère qui aurait pu les surprendre, Rousseau donne à voir, non sans malice, la péripétie attendue dont il refuse d'utiliser la mécanique. Cette nature composite du roman est au service d'un "projet qui n'eût jamais d'exemple et n'aura point d'imitateur" comme le dit Rousseau dans le préambule des Confessions. Le philosophe parvient en effet à créer un roman d'amour rectiligne harmonieux en conciliant les éléments qui le composent dans une volonté d'élévation des personnages comme des lecteurs. Rousseau refuse ainsi le roman libertin et ses facilités car si Julie a fauté aux yeux de la société, elle n'a fait que suivre le "pur instinct de la nature" selon Saint-Preux. La vérité a ainsi partie

Epreuve : 102 Matière : 0775 Session : 2022

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

lié à l'amour de sa naissance et les deux parties du roman servent ce propos. Il s'agit moins d'opposer la fuite des trois premières parties à la rédemption des trois dernières, que de mettre en scène l'échec de la vertu naturelle dans un monde qui n'est plus celui de la nature dans les premières parties puis la tentative de recréer un ^{monde} ^{dans la prose} ^{monde}, non pas naturel, mais peuplé de la corruption du monde. Le principe d'unité et d'harmonie du roman est donc le combat pour la vertu puisque la vertu n'existe que dans le combat, contre soi, contre la corruption de la société. Cette dualité explique l'harmonie de l'ensemble, les échos d'une partie à l'autre : on voit ainsi deux scènes de bain dans le bosquet, deux sejours à Neilleu, deux nuits à Villeneuve voyant le désespoir de Saint-Proux. Le lecteur est donc invité à déchirer le "voile" de la fiction, l'image récurrente dans le roman signale cette nécessité, pour atteindre le projet à la fois esthétique et éthique de Rousseau. Ces deux perspectives sont en effet complémentaires tant le beau touche au mal dans l'œuvre du philosophe.

La Nouvelle Héloïse est donc bien un roman dans lequel "l'émotion pure" est mise au service de l'élévation du lecteur. Cette élévation peut passer par l'identification et une forme de plaisir régressif de la lecture qu'elle mais cette lecture ne rend pas compte de l'ambition de Rousseau en tant que philosophe, ardeur d'instruire et d'éveiller la conscience de son lecteur, et en tant que romancier. La Nouvelle Héloïse apparaît en effet comme une manière de participer . 9.1/10.

Concours section : AGREGATION INTERNE LETTRES MODERNES

Epreuve matière : COMPO FRANÇ S/OEUVRES - 1500

N° Anonymat : A0000001497

Nombre de pages : 12

12 / 20

à la fondation du genre romanesque et donc à la définition de
ses lectures possibles.

10/10.

